



**HAL**  
open science

## Où en est la théorie littéraire ?

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Où en est la théorie littéraire ?. Literary Research/Recherche Littéraire, 2023, 38 (Automne 2022). hal-04326458

**HAL Id: hal-04326458**

**<https://hal.science/hal-04326458>**

Submitted on 6 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Où en est la théorie littéraire ?

Alexandre Gefen

alexandre.gefen@cnrs.fr

CNRS-Université Paris Sorbonne-Nouvelle-ENS

Dans la formidable série américaine mettant en scène la transformation contemporaine d'un département d'études littéraires, *The Chair*, l'héroïne interpelle en ces termes l'un de ses enseignants dont elle trouve le travail sur Beckett un peu vieillot :

— Il s'est passé beaucoup de choses ces 30 dernières années.

— Comme quoi ?

— Comme la théorie des affects, l'écocritique, les humanités numériques, le nouveau matérialisme, l'histoire du livre, les développements dans les études de genre, et la théorie critique de la race. C'est quand la dernière fois que vous avez ouvert un journal académique ?

Manifestant le poids des *cultural studies* dans les départements de lettres américains, mais aussi celui des approches matérialistes et empiriques, la formule est un beau résumé des transformations du champ américain, qui a vu le socle de la théorie littéraire poststructuraliste et formaliste (et son canon moderniste) céder place à une théorie critique culturaliste et à un renouveau original de l'histoire littéraire et de la philologie. Le constat est vrai *mutatis mutandis* pour la théorie littéraire francophone dont le rôle d'inspirateur pour la théorie anglo-saxonne semble avoir disparu avec la mondialisation des problématiques américaines comme référence et qui manifeste un éclectisme méthodologique inédit. Pourtant, malgré la tentative d'Antoine Compagnon pour enterrer la théorie au profit de l'histoire littéraire en la renvoyant à ses questions abstraites et à ses apories (*Le Démon de la théorie*, 1998), l'exigence de formalisation et de déploiement d'un vocabulaire descriptif et interprétatif organisé et exogène au texte n'a pas quitté la critique littéraire : elle s'est au contraire démultiplié en des courants très variés, de la philologie ludique aux travaux sur les intermédialités en passant par la zoopoétique. Malgré les invectives parfois lancées contre les théories critiques et la tentation d'un nouveau scientisme remplaçant l'approche théorique par des épistémologies empiriques, des cadres interprétatifs puissants accompagnent ainsi une littérature perçue non plus comme un en-soi et un champ d'analyse autonome, mais comme un fait culturel et anthropologique

multidimensionnel. Pour reprendre l'opposition proposée par Antoine Compagnon entre les définitions internes et externes de la littérature<sup>1</sup>, les méthodes externes voire extralittéraires, de la littérarité ont triomphé. C'est au jeu difficile consistant à synthétiser les transformations de la théorie littéraire en théories du littéraire à l'heure de la « dé-essentialisation » de notre idée de la littérature<sup>2</sup> que cet article voudrait s'attacher.

## **De la théorie littéraire aux théories critiques**

La théorie littéraire a désigné un cadre explicatif universel issu du « tournant linguistique » du XXe siècle, plaçant de cette manière les théories du texte à la base de l'arbre des connaissances et faisant de leurs analystes universitaires les maîtres du savoir. Le critique littéraire était au centre du jeu idéologique et politique puisque le décryptage des récits exigeait une méthode universelle pour comprendre d'un monde social perçu comme une construction textuelle. Lorsque régnait en maître un paradigme linguistique pour lequel la pensée et l'action pouvaient se lire comme des codes et des syntaxes, la compétence spécialisée du critique lui conférait une légitimité quasi universelle. Aux USA, avec la *French Theory*, théorie du texte, théorie de la narration, rhétorique et sémiologie furent employées dans un sens politique pour déconstruire les faits sociaux les plus variés, qu'il s'agisse de comprendre le langage amoureux chez Barthes, de déconstruire la philosophie par l'écriture chez Jacques Derrida, de repenser le récit historique chez Hayden White ou d'analyser la poétique de la science chez Fernand Halpin. La théorie littéraire avait amené les catégories et logiques textuelles à une prétention universelle et hégémonique : tout était langage, tout constituait un discours, tout faisait signe. Aux USA en particulier, la théorie littéraire était devenue sous le nom de déconstruction plus qu'une théorie de la littérature, plus qu'une épistémologie et qu'une « critique de la critique », mais une « critique de l'idéologie »<sup>3</sup> indissociable d'une pensée critique du social foucauldienne et fréquemment marxiste. Le constructivisme textualiste a nourri des critiques aussi bien idéologiques (l'accusation de relativisme) qu'épistémologiques (le déni de la « nature » humaine). Depuis le débat ouvert par un article ravageur, « Against theory », de Steven Knapp et Walter Benn Michaels dans les années 1980<sup>4</sup> qui suscita une contre-attaque de Richard Rorty

---

<sup>1</sup> Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Seuil, 1998, p. 30.

<sup>2</sup> Je renvoie ici à mon essai *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'interventions*, Paris, José Corti, 2021.

<sup>3</sup> Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, *op.cit.*, p. 13.

<sup>4</sup> Voir « Against Theory », *Critical Inquiry*, Vol. 8, No. 4, Summer, 1982. Voir W. J. T. Mitchell, *Against Theory: Literary Studies and the New Pragmatism*, The University of Chicago University Press, 1984, préface, p. 3 et sq.

et Stanley Fish, jusqu'à l'anthologie *Theory's Empire : An Anthology of Dissent* de Daphne Patai et Will H. Corral (2005), on a reproché à cette théorie littéraire critique de servir des discours d'affirmation identitaire ou des doctrines anticapitalistes à travers les *cultural studies* qui s'en sont nourri, critiques dont on a retrouvé tardivement l'écho en France, notamment dans des débats et polémiques publiques débordant largement le champ des études littéraires<sup>5</sup> lorsqu'il s'agit d'aborder des concepts comme ceux d'intersectionnalité ou de décolonialisme. Dans celui-ci, les études culturelles sont triomphantes et se sont substituées largement aux approches formelles et historiennes, même si la France, avec les disciplines traditionnelles liées à ses concours de recrutement imposant par exemple le maintien d'une épreuve de stylistique à l'agrégation résiste à cette tendance. Si elles favorisent un projet de déconstruction critique des dominations comme dans le postcolonialisme ou le féminisme, les *cultural studies* sont désormais d'une pluralité étourdissante : qu'elles s'intéressent aux handicaps, aux cultures urbaines ou encore aux homosexualités, les études culturelles témoignent d'une approche volontiers interdisciplinaire par thème et sujet, favorisant les angles originaux, car culturellement minorisés en allant jusqu'à un horizon posthumaniste. Elles se complètent par des *studies* situées par rapport à des aires géographiques (*area studies* ou *ethnic studies*) ou des problématiques larges et originales de recherche, comme les très importantes *trauma studies*. Cette pluralisation fait la richesse d'approches encloses dans des thématiques, mais participant toutes d'une vision volontiers pragmatique du texte littéraire, conçu dans la relation étroite qu'il a avec une question culturelle ou politique. Quitte à renoncer par des discours situés à la mise à distance promise par la théorie, à procéder par cette sympathie humaniste dont Antoine Compagnon a fait l'opposé du geste théorique<sup>6</sup>, elles ont permis aux USA de défendre le rôle des humanités en général et la littérature en particulier face à une critique néo-libérale de leur prétendue inutilité en mobilisant fortement des communautés interprétatives qui se retrouvent dans leur questionnement. Éparpillées, mais toujours tributaires du geste critique hérité de la *French theory*, elles proposent autant de vocabulaires souvent très originaux.

### **Le tournant pragmatique de la théorie littéraire**

Ces études culturelles sont indissociables de plusieurs tournants que l'on pourrait baptiser à l'américaine comme l'*ethical turn* et le *pragmatical turn* de la théorie littéraire. Ces deux tournants marquent bien ce qui est la tendance déterminante de la théorie littéraire aux XXI<sup>e</sup> et

---

<sup>5</sup> Voir par exemple Mathieu Potte-Bonneville, « Qui a peur de la déconstruction », *AOC*, 27 janvier 2022, en ligne : <https://aoc.media/analyse/2022/01/26/qui-a-peur-de-la-deconstruction/>.

<sup>6</sup> Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, op. cit., p. 19.

que l'on retrouvera dans l'importance nouvelle de la psychologie et des sciences cognitives : l'intérêt de la critique ne se porte plus comme au XIX<sup>e</sup> sur l'auteur et le geste de création, ou comme au XX<sup>e</sup> siècle sur le texte lui-même considéré dans son autonomie, ni même sur la réception considérée comme une question théorique abstraite comme l'avait proposé l'école de Constance, mais sur le lecteur concret, incarné et socialisé. Désormais ce sont les effets du texte, conçus comme bénéfice moral potentiel (pensons aux théories de Martha Nussbaum sur l'éducation démocratique à la différence par la lecture<sup>7</sup>) ou comme profit cognitif, comme entraînement à la « théorie de l'esprit » (c'est-à-dire les savoirs par lesquels nous sommes capables d'inférer l'état mental d'autrui) ou comme outil de connaissance pratique ou même philosophique. Non seulement la littérature est une représentation qui enregistre le présent, le dévoile, mais elle peut le dénaturer en devenant un outil de transformation (réparation individuelle ou collective, de transformation politique et sociale). D'où nombre d'essais faisant en France l'éloge de la « puissance<sup>8</sup> », du « pouvoir<sup>9</sup> », de la littérature, ou aux États-Unis de sa capacité à équiper les individus et les communautés à produire de l'agentivité et de l'*empowerment*. D'où une approche du langage littéraire soulignant sa capacité à modifier les cadres d'intellection en déconstruisant le *storytelling* médiatique par l'ajout de complexité, de polyphonie et d'alternatives narratives, et en modifiant par le travail du style les préconstructions et les lieux communs véhiculés par les mots de la tribu. D'où une vision de la fiction faisant de celle-ci un agent, voire un virus capable de disséminer des concepts : dans cette approche, influencée par les théories latouriennes et les « nouveaux réalismes » philosophiques contemporains, et que l'on peut nommer praxéologique (en reprenant une opposition faite par Philippe Descola avec les approches sémiotiques traditionnelles<sup>10</sup>), la fiction n'est pas un rapport de représentation de ressemblance au réel ou une « attitude épistémique »,<sup>11</sup> mais la source d'entités agissant et existant en tant que telles et constituant des événements avec lesquels se tissent des relations réelles et souvent fortes. Dans cette approche

---

7 Voir Nussbaum, Martha, *Poetic Justice : The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press, 1995.

8 Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen, *L'Émotion, puissance de la littérature ?*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, *Modernités*, n° 34, 2012.

9 Par exemple : Emmanuel Bouju, Yolaine Parisot et Charline Pluvinet (dir.), *Pouvoir de la littérature : de l'énergie à l'empowerment*, Rennes, PUR, coll. « Interférences », 2019 ; Sylvie Triaire et Alain Vaillant (dir.), *Écritures du pouvoir et pouvoirs de la littérature*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2001 ; C. Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature*, Paris, Gallimard, 2000.

<sup>10</sup> Philippe Descola, *Les Formes du visibles*, Seuil, 2021, p. 23.

<sup>11</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Les troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs*, Thierry Marchaise, 2020, passim.

pragmatiste<sup>12</sup> où se trouve mise en avant la notion de performatif<sup>13</sup> et les théories de la perlocution<sup>14</sup>, ce sont les effets empiriques de la fiction, sa puissance d'action, qu'ils soient existentiels ou politiques sur le lecteur qui importent.

De telles perspectives autorisent la littérature à devenir un champ d'importance pour la médecine et le droit et l'on sait l'importance désormais prise par le champ des « law and literature studies » et celui de la « médecine narrative ». Considérées comme une source d'exemple et un exercice réflexif pour le jugement juridique ou comme une forme de connaissance de l'histoire du patient et du soignant, les œuvres littéraires sont supposées organiser et configurer les modes et les cadres de la perception. À ce titre, elles portent une responsabilité nouvelle, entraînant le retour d'un risque que l'autonomie du champ littéraire semblait avoir écarté, la censure. D'un côté, le texte est investi d'une puissance d'agir nouvelle par la théorie : la psychologie des personnages de fiction d'intérêt, les histoires racontées de valeurs cognitives multiples ; le travail herméneutique des textes, que ce soit le *close reading* des *cultural studies* qui en révèle les enjeux pour une communauté, ou la philologie inventive telle que la pratique en France un Pierre Bayard, change le lecteur, elle est un réservoir de remédiation et d'actions et non seulement le jeu d'hypothèses abstraites. Le texte qui a perdu tout effet d'intimidation avec la désacralisation de l'auteur, devient manipulable par l'interprétation, il peut être réinventé par une philologie créative travaillant en parallèle avec les ateliers d'écriture qui investissent peu à peu les universités en substituant au mystère de la création la démocratisation de l'écriture. D'un autre côté, le texte par sa puissance même peut troubler le lecteur, qu'il faudra avertir (c'est le rôle des fameux « trigger warnings »), les représentations qu'il véhicule peuvent être dangereuses parce que par exemple racistes, et sa légitimité peut être en permanence interrogée, entraînant une représentation nouvelle de l'auteur, responsable et imputable de ses textes, couramment assigné en justice, et astreint à une exigence d'authenticité tout à fait nouvelle après des décennies qui avaient distingué avec Proust l'homme de l'auteur.

## **L'émergence des sciences cognitives**

---

12 Voir notamment le travail de Florent Coste, *Explore : investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, 2019.

13 Voir Jonathan Culler, « Philosophie et littérature : les fortunes du performatif », *Littérature*, n° 144, 2006/4, p. 81-100, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-litterature-2006-4-page-81.htm>.

14 Voir Sandra Laugier et Daniele Lorenzini (dir.), *Perlocutoire. Normativités et performativités du langage ordinaire*, Mare & Martin, 2021.

À cette théorie des effets du texte, la contribution des sciences cognitives est essentielle et il importe d'en évoquer l'originalité. Dans une très large mesure, je l'ai dit, les théories de la littérature dominantes jusqu'au poststructuralisme étaient littéraires parce qu'elles reposaient sur le substrat de la linguistique ou de la rhétorique et donc endogènes. Non que les théories explicatives exogènes des mécanismes littéraires aient été absentes (la philosophie de l'histoire du XIX<sup>e</sup> telle qu'elle a survécu au XX<sup>e</sup>, la théorie du pouvoir foucauldien ou encore la pensée bourdieusienne de la distinction, par exemple), mais elles relevaient des sciences humaines et de leur mode d'administration de la preuve. Ces théories avaient la puissance descriptive du structuralisme, au fond mathématique lointain ; elles pouvaient offrir dans certains cas des préconisations ou des prescriptions, en particulier littéraires, mais la réalité biologique et physique des phénomènes qu'elles évoquaient restait totalement hors d'atteinte. Or depuis deux décennies, les sciences cognitives se sont proposées au contraire comme paradigme explicatif total des faits psychologiques et même des faits sociaux, suscitant un mélange de fascination et de répulsion et engendrant des répercussions indirectes en dehors même de leurs propositions — l'intérêt appuyé de ces dernières années de la théorie littéraire pour la lecture et de manière générale pour les effets de la littérature n'est pas isolable des prétentions du cognitivisme à penser « les neurones de la lecture » pour prendre le titre d'un essai célèbre du neuroscientiste Stanislas Dehaene<sup>15</sup>.

Les neurosciences sont un ensemble hétérogène où l'on peut distinguer trois grandes directions : l'analyse neurologique des processus cognitifs, la psychologie expérimentale et l'anthropologie cognitive, qui, pour simplifier, ont ouvert plusieurs grands champs en littéraire : la poétique cognitive, la psychologie littéraire et l'évolutionnisme littéraire. Fortement appuyé sur la linguistique cognitive, les poétiques cognitives se sont développées à partir de l'essai de Lakoff et Johnson *Metaphors We Live By* (1980) et les travaux de Reuven Tsur centré sur la perception de la poésie. Parties de la stylistique et de la rhétorique cognitives, elles se sont enrichies d'une narratologie cognitive, qui travaille par exemple sur la notion de suspense<sup>16</sup> ou revient sur la théorie de la fiction à partir d'une approche nouvelle de la théorie des mondes possibles fondée sur la deixis. Basé sur une théorie psycholinguistique, la poétique cognitive redéfinit la littérature comme une défamiliarisation et une manipulation de nos structures d'attention. Elle ambitionne également de repenser les genres et les catégorisations littéraires non comme des systèmes structuraux, mais comme des dérivés de prototypes cognitifs (des

---

<sup>15</sup> Voir Stanislas Dehaene, *Les Neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob, 2007.

<sup>16</sup> Voir Raphael Baroni, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 2007.

structures radiales<sup>17</sup>) rassemblés par des ressemblances de familles en s'autorisant pour cela de la *gestalt psychologie*. La notion de champ déictique (*deictic field*) et la théorie du déplacement déictique (*deictic shift theory*) se veulent particulièrement utiles à comprendre notre situation d'immersion dans un récit, immersion qui prend en compte à la fois des éléments qui nous « aspirent » (*push*) dans une histoire et ceux qui nous réfèrent au monde réel (*pull*) en suivant les stratégies de repérage des contextes que nous menons au cours de notre implication dans la fiction<sup>18</sup> : l'imagination, qui permet d'entrer dans la fiction, produit des « déplacements déictiques » et la psychologie cognitive essaye de modéliser l'expérience subjective du lecteur dans ses déplacements, dans ses rencontres avec les subjectivités fictionnelles du narrateur et des personnages, tâche vraiment nouvelle, qui n'avait intéressé la théorie littéraire qu'à travers la phénoménologie et qui se trouve ici pensée en termes de traitement de l'information. Le cognitivisme s'adosse ici à une volonté de modélisation cybernétique consistant à faire comprendre à un programme informatique la situation narrative et s'avance à la rencontre du projet de l'Intelligence Artificielle.

Ces poétiques cognitivistes s'appuient sur l'idée issue des neurosciences que le langage n'est pas un module spécifique pour affirmer qu'il est nécessaire de penser le rapport des phénomènes linguistiques au corps et à la société<sup>19</sup>, en refusant à la fois la distinction corps/esprit et l'opposition nature/culture. Décentrant la théorie de la question du texte ou de son auteur vers celle du lecteur, le cognitivisme littéraire est empirique et naturalisant, au double sens du mot : il fonde lui aussi le fonctionnement de la littérature sur des faits naturels et banalise la littérature, conçu comme une activité mentale comme une autre et non plus comme un régime d'exception. Si ces propositions restent parfois encore à la marge de la théorie littéraire *mainstream*, malgré le travail patient d'un Jean-Marie Schaeffer pour les faire connaître et l'émergence des théories des émotions qui s'en nourrissent, elles pourraient en constituer au XXI<sup>e</sup> siècle l'un des paradigmes dominants.

### **Le fait littéraire vu à distance**

Les sciences cognitives touchent par rebond l'histoire littéraire qui devient l'exploration de dispositions mentales communes : on est loin de l'idée d'une autonomie de la sphère culturelle

---

<sup>17</sup> Peter Stockwell, *Cognitive Poetics: An Introduction*, New York, Routledge, 2002, p. 29 et sq.

<sup>18</sup> Voir Judith F. Duchan, Gail A. Bruder et Lynne E. Hewitt (éd.), *Deixis in Narrative: A Cognitive Science Perspective*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum, State University of New York at Buffalo, 1995.

<sup>19</sup> Voir notamment Jeroen Vandaele et Geert Brône (éd.), *Cognitive Poetics Goals, Gains and Gaps*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, p. 6 et sq.

et son historicité propre. On peut évoquer ici le pendant diachronique du cognitivisme, l'anthropologie évolutionniste ou évolutionnisme cognitif, qui consiste à analyser la cognition, au sens large, grâce au schéma darwinien (sélection naturelle des aptitudes et comportements permettant la survie et l'expansion de notre espèce). Partant de l'idée que tous les faits humains, y compris les faits d'imagination, sont inclus dans un processus d'évolution, la conception évolutionniste des mécanismes esthétiques consiste à écarter les interprétations métaphysiques, sociologiques, économiques, formelles, psychologiques (au sens non évolutionniste du terme), pour se demander en quoi les représentations esthétiques illustrent, exemplifient ou modélisent le jeu de forces biologiques « codées en dur » (*hard-wired*<sup>20</sup>) : la survie, la reproduction et l'expansion de l'espèce, la compétition et la coopération entre les hommes, les familles et les communautés, la parenté, l'affiliation sociale, les efforts pour acquérir ressources et influence, la domination, l'agression, enfin le besoin d'imagination<sup>21</sup>. On a pu railler ces entreprises réductionnistes, mais il n'en demeure pas moins qu'elles sont congruentes avec cette préoccupation fondamentale des théories littéraires d'aujourd'hui (et des départements de littérature lorsqu'ils doivent justifier leur existence et leurs financements) : voir dans la littérature non un divertissement ou une activité sérieuse, mais marginale et désintéressée, mais une nécessité universelle de l'espèce humaine, présente dans toutes les cultures et ayant un rôle fonctionnel dans les sociétés.

Dans sa tentative de « naturalisation de l'être humain », la pensée « sociobiologique » pour reprendre un concept très utilisé par les « darwiniens littéraires » tend à réfuter l'interprétation (du moins l'interprétation internalisante), la spéculation sur la valeur particulière et individuelle des œuvres ou sur la personnalité de l'auteur, au nom de la logique de la très longue durée ou de la logique quantitative. Cette mise à distance des textes, c'est aussi celle du *distant reading* et l'on ne saurait en effet sous-estimer le saut épistémologique promis lui aussi par les humanités numériques, qui est de nous proposer des possibilités numériques de vérifier des hypothèses, en rendant les recherches littéraires falsifiables, puis de passer de l'ordre descriptif (mesure et classement) à des explications causales, en proposant des inférences par régression qui rendent caduques les méthodes déductives traditionnelles. En transformant un texte ou un corpus en données, nous le mettons en effet à la portée d'une vaste gamme d'instruments de mesure. Les méthodes des humanités numériques offrent une « lecture à distance » (*distant*

---

20 Suivant l'expression de D. T. Max, « The Literary Darwinists », *The New York Times Magazine*, 6 novembre 2005, en ligne : <http://www.nytimes.com/2005/11/06/magazine/06darwin.html>.

21 Joseph Carroll, « An Evolutionary Paradigm for Literary Studies », in *Reading Human Nature : Literary Darwinism in Theory and Practice*, Albany (N.Y.), Suny Press, 2011, p. 13-54, p. 30.

*reading*) pour reprendre le concept célèbre de Franco Moretti<sup>22</sup>. Les instruments de la textométrie modifient notre approche traditionnelle de l'administration de la preuve en sciences humaines : avec la possibilité d'« opérationnaliser »<sup>23</sup> c'est-à-dire de vérifier des hypothèses théoriques ou historiques en les transformant en opérations quantifiables, les propositions des sciences humaines deviennent falsifiables — plus simplement dit, vérifiables. Les masses de données dans lesquelles est transcrite l'histoire culturelle permettent de vérifier des hypothèses avancées par le savoir de l'érudition, mais autrement difficiles à établir, car fondées sur une connaissance globale, une mémoire des œuvres, une synthèse intuitive, ardues à objectiver et donc à réfuter éventuellement. Ces approches empiriques laissent entendre que la simple lecture des données ferait sens et dispenseraient de théories préalables<sup>24</sup>, l'ère des grandes données entérinant la fin de la théorie en littérature comme d'ailleurs dans toutes les sciences.

Si les études littéraires contemporaines n'ambitionnent pas d'aligner l'épistémologie des sciences humaines sur celle des autres sciences, en s'interfaçant à l'extérieur des sciences humaines, la manière dont elles ont été renouvelées par les approches anthropologiques et sociologiques dans une interdisciplinarité interne aux sciences humaines et sociales est tout de même considérable : elles sont désormais marquées par l'anthropologie culturelle, l'histoire matérielle du livre ou celle des pratiques de lectures. Qu'il s'agisse de ressaisir la littérature dans l'histoire longue du livre comme le propose par exemple l'*Histoire du livre et de l'édition* de Yann Sordet ou de jeter des focus plus ponctuels sur sa matérialité (pour prendre deux exemples parmi mille : le travail sur la presse de Marie-Eve Thérénty<sup>25</sup> ou les essais sur l'histoire de l'oralité de Françoise Waquet<sup>26</sup>), la littérature est considérée dans sa dimension économique, technologique et médiatique, ce qui la conduit notamment à être observée dans ses croisements sémiotiques, ses formulations hors du livre (performances, littérature exposée, œuvres littéraires numériques, interactives ou hypertextuelles, etc.). Alors que les approches anthropologiques font voir des continents littéraires inaperçus hors de l'occident et du modèle du livre, elles ouvrent, à la suite des approches anthropologiques de Nicole Loraux et Florence Dupont, des perspectives rétrospectives inédites sur la littérature occidentale ancienne.

---

<sup>22</sup> Voir Franco Moretti, *Graphs, Maps, Trees: Abstract Models for a Literary History*, Londres et New York, Verso, 2005.

<sup>23</sup> Voir Franco Moretti, « Literature, Measured », *Literary Lab Pamphlets*, n° 12, avril 2016, <https://litlab.stanford.edu/LiteraryLabPamphlet12.pdf>.

<sup>24</sup> Voir mon article « The Empirical Turn of Literary Studies » in Nicoletta Pireddu. *Reframing Critical, Literary, and Cultural Theories*, Palgrave Macmillan, Cham, pp.119-135, 2018, 978-3-319-89990-9.

<sup>25</sup> Voir notamment Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, collection Opus Magnum, Nouveau Monde Éditions, 2011.

<sup>26</sup> Françoise Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003.

Parallèlement, la vieille sociologie littéraire trouve de renouvellements inédits, avec en France la nécessité de penser des circulations et des échanges globaux et des rapports de force aussi bien internes qu'externes aux champs littéraires, en s'enrichissant d'une pensée de la traduction (voir les travaux de Pascale Casanova, Gisèle Sapiro ou Tiphaine Samoyault) et aux États-Unis d'une réflexion interdisciplinaire, possiblement économique, et volontiers postcoloniale sur la circulation et la mondialisation de la littérature.

### **L'écocritique, un cadre herméneutique influent**

Ces gestes de mise à distance de la littérature se poursuivent et se démultiplient dans les approches écologiques, qui mobilisent de nombreuses interfaces méthodologiques pour renouveler des questions littéraires aussi essentielles que celle des genres, des personnages et du point de vue : à ce titre, l'écocritique est une vraie rupture épistémologique, qu'elle consiste à produire une théorie éconarratologique du personnage<sup>27</sup> ou de nouvelles *studies* prenant en compte l'anthropocène. Les effets d'« estrangement », pour transposer la belle expression de Carlo Ginzburg, y sont potentiellement considérables : pensons à ce qu'on appelle l'écocritique matérialiste qui s'appuie sur les ontologies néo-réalistes et qui avec les philosophies attentives à la variété des modes d'existences et de communication, souligne l'intentionnalité et même l'agentivité de chaque entité terrestre et sa potentielle narrativité pour étendre à la nature, dans une pensée multiespèce de la relation<sup>28</sup> inspirée notamment par Donna Haraway<sup>29</sup>, les capacités humaines d'auto-organisation, de vitalité, d'affectivité, de production d'actions et de communication. En considérant la littérature comme participant d'un ensemble étendu de modes de communications naturels, une telle théorie tend à naturaliser la littérature, à la faire participer aux phénomènes de la « nature première », celles des relations écologiques (par opposition à la « nature seconde » qui se réfère aux transformations capitalistes de l'environnement<sup>30</sup>) : la littérature se trouve biologisée, englobée dans une épistémologie déterminée par une écologie pensée comme science. De cette proposition de naturalisation découlent des méthodes qui ne sont plus seulement écocritiques, mais biocritiques parce qu'elles génèrent des concepts biomimétiques ou bioinspirés : ainsi la biolinguistique qui étudie la communication humaine dans le cadre des interactions biologiques, ou la biosémiotique,

---

<sup>27</sup> Marco Caracciolo, « Notes for an Econarratological Theory of Character », *Frontiers of Narrative Studies*, vol. 4, n° 1, 2018, p. 172-189.

<sup>28</sup> Voir notamment Serenella Iovino, Serpil Oppermann (eds.), *Material Ecocriticism*, Indiana University Press, 2014.

<sup>29</sup> Donna J. Haraway, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2008.

<sup>30</sup> Je reprends cette opposition à Anna Tsing, qui l'emprunte à William Cronon : *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Les Empecheurs de penser en rond, 2017, p. 22.

approche qui fait de chaque être vivant un producteur de messages et d'interprétations<sup>31</sup> — ou encore la bionarratologie naissante<sup>32</sup>. Ainsi, par de fréquents transferts métaphoriques, l'écologie en tant que science a commencé à s'imposer comme cadre épistémologique possible pour la littérature : c'est le cas lorsque l'on souligne l'importance de la question relationnelle pour penser la littérature, lorsqu'on utilise le concept d'environnement et de milieu pour élargir la notion de contexte, lorsque l'on parle de la viralité d'une fiction pour souligner dans une perspective praxéologique son agentivité<sup>33</sup>, lorsque l'on utilise les notions de biome, d'écotone<sup>34</sup>, d'écodiversité, de cycle, de point de basculement, de boucle de réaction pour décrire le fonctionnement de l'histoire littéraire, et lorsque l'on devient sensible à l'approche systémique qui est celle de l'écologie, science des flux et sciences des conséquences, recourant à l'interdisciplinarité comme à des compétences de terrain pour penser des systèmes complexes et interdépendants, et dont, comme le suggère Hubert Zapf, la connectivité et la diversité sont deux concepts épistémologiques clés<sup>35</sup>. On pense ici aux fréquentes analogies entre genre littéraire et espèces naturelles, qui datent de Brunetière, mais qui ont été renouvelées récemment par les hypothèses de Franco Moretti<sup>36</sup>, mais avant tout à des approches systémiques de la littérature comme l'essai novateur d'Alexander Beecroft, *An Ecology of World Literature*<sup>37</sup> qui analyse l'écosystème littéraire comme un biome, et auquel font écho des approches des langues comme écosystèmes — emprunt métaphorique que l'on retrouvera dans la *Petite écologie des études littéraires* de Jean-Marie Schaeffer<sup>38</sup>, dont on sait à quel point l'auteur a contribué à résorber en philosophie l'écart entre nature et culture. Comme l'écologie linguistique ou l'écologie de l'attention, ces modèles s'inspirent de l'écologie culturelle, promue en littérature par Hubert Zapf, qui à partir de Julian Steward et Peter Finke en fait la base d'une théorie de l'imagination et de la représentation littéraire<sup>39</sup> et qui conçoit les modes de représentations littéraires comme des réactions à la situation de l'homme dans son environnement culturel au

---

<sup>31</sup> Wendy Wheeler, « The Lightest Burden : The Aesthetic Abductions of Biosemiotics », in Hubert Zapf (ed.), *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ideology*, De Gruyter, 2016.

<sup>32</sup> Voir Gerald Prince, « Reconnaissances narratologiques », *Fabula-LhT*, n° 10, « L'Aventure poétique », dir. Florian Pennanech, décembre 2012, URL : <http://www.fabula.org/lht/10/prince.html>.

<sup>33</sup> Voir, mais dans un sens plus large, Roberto Marchesini, *The Virus Paradigm : A Planetary Ecology of the Mind*, Cambridge University Press, 2021.

<sup>34</sup> Voir Markus Arnold *et al.* (eds.), *Borders and Ecotones in the Indian Ocean*, Presses universitaires de la Méditerranée, 2020.

<sup>35</sup> H. Zapf, (ed.), *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ideology*, De Gruyter, 2016, p. 18.

<sup>36</sup> Franco Moretti, *The Novel : History, Geography and Culture. 1*, trad. de l'italien, Princeton University Press, 2006.

<sup>37</sup> Alexander Beecroft, *An Ecology of World Literature : From Antiquity to the Present Day*, Verso, 2015.

<sup>38</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires : pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Éditions Thierry Marchaisse, 2011.

<sup>39</sup> Voir Hubert Zapf, *Literature as Cultural Ecology : Sustainable Texts*, Bloomsbury Academic, 2016, et à sa suite par exemple Mark Q. Sutton, Eugene N. Anderson, *Introduction to Cultural Ecology*, AltaMira Press, 2004.

sens très large, comprenant aussi bien le rapport à l'environnement que les paysages intérieurs nés de l'interaction avec les techniques.

Quoi qu'on en pense, l'écologie critique réveille le pouvoir d'alerte et de résistance de la littérature, rappelant à la critique l'importance d'une étude des fonctions politiques et éthiques des lettres ; l'écologie convoque le pouvoir d'agentivité et de relation de chaque élément de l'ordre naturel, tel que viennent le ressaisir les approches néo-matérialistes et néo-réalistes et leurs ontologies accueillantes ; l'écologie fait résonner les émotions propres à notre relation à l'environnement, rappelant l'importance d'une critique attentive à la corporalité et les émotions<sup>40</sup> ; l'écologie met en avant l'intérêt d'une analyse située, soulignant dans la géocritique et les études culturelles écologiques l'importance des lieux et des contextes<sup>41</sup> ; l'écologie signale la puissance d'éducation sémantique et la richesse des expériences de pensée et de déplacement dont les jeux de l'énonciation et de la narration sont capables, invitant à ne pas sous-estimer la productivité épistémique et philosophique de la cognition fictionnelle.

Quelques mots pour conclure : les modèles d'analyse issus de la théorie de l'information, de la pragmatique de la fiction, de la psychologie évolutionniste, de la sociologie, voire désormais de l'écocritique<sup>42</sup>, cadres aussi divers qu'externes au champ littéraire, me semblent offrir des méthodes originales dont le principe même est le décentrement et l'extériorité. Elles rejoignent la manière dont des disciplines plus proches comme la sociologie, l'anthropologie, la philosophie ou même l'économie s'autorisent désormais à ressaisir le fait littéraire. Elles s'accompagnent d'une modification profonde des canons au profit d'une version étendue de la notion de littérature, le geste de théorisation n'étant pas dissociable du geste de classement — la plus évidente démonstration étant la manière dont la littérature francophone française, qui constituait il y a quelques décennies le cadre de référence quasi unique de l'étude des littératures d'expression française, est devenue, hors de la métropole, une part très minoritaire par rapport aux autres francophonies. Elle postule si ce n'est un moment « post-théorique »<sup>43</sup>, du moins un éclectisme et un pragmatisme méthodologique en « désessentialisant » la littérature sans nier la spécificité de son médium et sans renoncer à la décrire dans sa puissance d'action. Reste à

---

<sup>40</sup> Sur l'écocritique sensible, voir Kyle Bladow, Jennifer Ladino (eds.), *Affective Ecocriticism : Emotion, Embodiment, Environment*, University of Nebraska Press, 2018.

<sup>41</sup> Voir Robert T. Tally Jr., Christine M. Battista (eds.), *Ecocriticism and Geocriticism : Overlapping Territories in Environmental and Spatial Literary Studies*, Palgrave Macmillan, 2016.

<sup>42</sup> Ce qu'Eileen A. Joy nomme « critique littéraire réaliste et spéculative » (c'est le titre d'une de ses conférences, cf. en ligne : <http://svtwuni.wordpress.com/2011/12/16/stu09/>).

<sup>43</sup> Voir Vincent B. Leitch, *Literary Criticism in the 21st Century*, Bloomsbury, p. 16.

savoir si les communautés académiques littéraires accepteront de troquer le cadre unifié, mais coupé des autres savoirs de la théorie littéraire contre des approches pluralisées.